

HISTOIRE NATURELLE.



LA VIGNE ET LE VIN.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

LE VIN.

C'est vers le commencement de l'automne que se font les vendanges. Dans le Midi, on peut, dès le 8 ou le 15 septembre, procéder à cette opération ; il reste encore, à cette époque, bien des jours de chaleur et de beau temps, et, si le raisin est un peu en retard, on peut sans inconvénient lui laisser atteindre son entière maturité. Dans le Nord, on se trouve renfermé dans des limites bien plus étroites ; le raisin n'est pas bon à vendanger avant le 20 ou le 30 septembre, et alors même que la maturité est insuffisante à cette époque, l'approche du froid et, de la saison pluvieuse ne permet pas de différer beaucoup plus longtemps que les premiers jours d'octobre. Dans certains pays, il y a des *bans de vendanges*, c'est-à-dire qu'il faut que tout le monde commence le même jour à vendanger ; ailleurs chaque propriétaire est libre d'agir à sa volonté.

Quoi qu'il en soit, au jour qui a été choisi, vous voyez dès l'aube matinale les troupes de vendangeurs et de vendangeuses gravir d'un pas agile les coteaux qu'ils sont pressés de dépouiller. Le travail commence ; les ouvriers se rangent en ligne, et tenant d'une main les ciseaux ou le sécateur, de l'autre le *vendangereau*, c'est le nom qu'on donne à leur petit panier d'osier, ils entrent dans la vigne et suivent les étroits sentiers qui séparent les rangées d'échalas. A mesure qu'ils avancent, les ceps se dégarnissent, et les *porteurs* reçoivent dans des hottes le contenu des paniers, qu'ils vont ensuite vider dans de grands cuiviers ou *balonges*. Ces balonges sont établies sur des chariots et servent à transporter le raisin jusqu'à l'endroit où l'on foule. Quand une pièce de vigne est finie, les vendangeurs passent à une autre, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à récolter chez le propriétaire qui les a loués. Le travail est rude, et bien maigre est le salaire ; et cependant l'argent est si rare dans les campagnes, que sans ces trois corvées de la fenaison, de la moisson et de la vendange, qui apportent un peu de numéraire dans les ménages, une bonne moitié de nos paysans se trouveraient infiniment plus sevrés des plus simples commodités de la vie que ne le sont les sauvages les plus sauvages de l'Amérique.

Mais revenons à la vendange. L'opération est faite. Le raisin est rentré. C'est alors que dans beaucoup de localités on l'égrappe, pour séparer du grain la rafle qui donnerait au vin une saveur trop acerbe. Néanmoins dans la majeure partie de nos départements on n'égrappe pas, et sitôt le raisin cueilli, on le foule. Le foulage est fort avantageux; il produit une fermentation plus prompte, plus régulière; il améliore la qualité du vin, mais il se fait d'une manière qui laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la propreté. Le raisin est placé dans une cuve; un vigneron y descend les pieds nus ou armés de gros sabots, il se trémousse en piétinant dans tous les sens; le jus sort, et s'écoule par une ouverture dans un cuvier disposé au-dessous. On a imaginé différents appareils pour opérer mécaniquement ce travail et remplacer les sabots du vigneron; il est à désirer que l'usage s'en répande, car le foulage est ainsi plus rapidement, plus complètement et, ce qui ne gâte rien, beaucoup plus proprement exécuté; d'autant mieux que fort souvent, dans les campagnes, on profite de l'occasion des vendanges pour prendre, dans les cuves, des bains de marc, très-utiles, dit-on, aux complexions faibles et aux personnes atteintes de rhumatismes.

Quand le raisin a été foulé, on le déverse en même temps que le jus dans de grandes cuves, d'une capacité de vingt-cinq à cent hectolitres, et dans lesquelles doit s'accomplir la fermentation vineuse. Bientôt, en effet, la masse se trouble, s'échauffe, les gaz montent à la surface et y ramènent les pellicules qui forment au-dessus une espèce de croûte qu'on appelle le *chapeau*. Au bout d'un certain intervalle, ce chapeau s'affaisse et redescend, la température diminue, la fermentation cesse; le liquide de la cuve a acquis l'odeur, la couleur, le goût même du vin. Tout cela est le résultat de l'opération véritablement chimique qui s'est produite pendant le cuvage. Le jus ou *moût* contenait une matière sucrée; cette matière s'est transformée en alcool, autrement dit esprit-de-vin, et l'on sait que c'est l'alcool qui donne au vin sa force. Plus le raisin est sucré, plus il fournit d'alcool; moins il est sucré, moins il en fournit, et comme, s'il en contenait trop peu, il ne pourrait pas se conserver, on est souvent obligé, dans ce cas, ou de faire chauffer le moût pour amener l'évaporation de l'eau qu'il renferme en excès, ou bien d'ajouter au moût soit du sucre, qui se convertira en alcool, soit tout simplement de l'alcool, et ce dernier procédé est, tout calcul fait, le plus économique.

Le contenu des cuves se compose d'un moût liquide, qu'on extrait avec précaution pour éviter le contact de l'air, et qu'on verse immédiatement

dans des tonneaux ; et, de plus, d'un résidu ou *marc* formé par les grappes et pellicules, et qu'on porte au pressoir pour exprimer le vin qu'il retient encore.

Les pressoirs sont des machines plus ou moins compliquées, où le marc se trouve pressé entre deux plateaux de bois très-dur, qu'on rapproche au moyen d'une vis manœuvrée par plusieurs hommes. Il se fait avec le même marc plusieurs pressées successives qui produisent des qualités de vin de plus en plus inférieures, et dont la première seulement est mêlée d'ordinaire au vin de cuvée.

Les tonneaux remplis de ces différentes sortes de vin sont descendus dans des caves, où la vinification doit s'achever dans le repos. Pendant le premier mois, la fermentation est très-active ; le liquide bouillonne et forme des gaz ; de là la nécessité de laisser la bonde ouverte et de remplacer tous les jours le vin perdu par l'effervescence de la veille ; si l'on préfère garder le tonneau fermé, il faut alors avoir soin qu'il ne soit rempli que d'une manière incomplète, et qu'il y ait un vide à l'intérieur. Lorsque cette seconde fermentation s'est épuisée, et que la masse du liquide jouit d'une tranquillité absolue, le vin est fait. Le temps et le repos en ont même opéré la clarification, et l'on trouve au fond et sur les parois un dépôt qu'on appelle la *lie*, mélange confus de tartre, de fibres, de matière colorante, qu'il est utile d'enlever, parce qu'en se mêlant au vin pendant le transport des barriques, la lie pourrait le troubler, l'aigrir, le faire tourner et fermenter. Tel est le but du soutirage.

Soutirer les vins, c'est les tirer de dessus la lie et les transvaser dans des fûts bien nettoyés. Cette opération a lieu pour les bonnes qualités de vin, au moins une fois par an, au mois de mars ou au mois de septembre. On l'exécute au moyen de tubes ou siphons qui permettent de transporter le vin d'une pièce dans une autre, sans l'exposer au contact nuisible de l'air atmosphérique. Ce travail est coûteux ; il exige beaucoup de main-d'œuvre et beaucoup de tonneaux. Dans plusieurs localités, et particulièrement en Italie, il se fait d'une manière infiniment plus simple. A l'aide d'une pompe, on retire tout doucement la lie déposée au fond des tonneaux ; le vin reste ainsi dans son fût, et cependant le but est atteint, puisqu'il ne s'agit que de séparer le bon vin de la lie.

Tout ce qui précède s'applique spécialement à la fabrication des vins rouges. Celle des vins blancs diffère quelque peu. Les raisins, coupés autant que possible par un temps sec et chaud, après l'évaporation de la rosée, sont apportés avec précaution au pressoir, où on les foule immédia-

tement. Le marc est en même temps pressé sans qu'on laisse la fermentation se faire dans des cuves, comme cela avait lieu pour les vins rouges. Toute l'effervescence se produit donc dans les tonneaux, et on y laisse les vins blancs sur la lie depuis la vendange jusqu'au soutirage de mars.

S'il s'agit d'obtenir des vins mousseux, la fabrication devient beaucoup plus compliquée. On peut faire ces vins avec tous les *crus*, puisque la mousse est produite par un dégagement d'acide carbonique tenu en dissolution dans le vin, et qu'il suffit pour cela de renfermer le liquide dans les bouteilles, avant qu'il ait perdu tout le gaz qui se développe pendant la fermentation. Aussi, tous nos pays vignobles fabriquent-ils maintenant des vins mousseux; et si la Champagne conserve à cet égard une incontestable supériorité, elle la doit à l'habileté et à l'expérience des ouvriers qu'elle emploie, tout autant qu'à la qualité du sol et des cépages.

Pour faire des vins mousseux, on choisit des raisins généreux et délicats, on les trie soigneusement, on les transporte au pressoir et l'on presse de suite. Le moût, après avoir séjourné vingt-quatre heures seulement dans une cuve, est versé dans les tonneaux avec une légère addition d'eau-de-vie. La fermentation est abandonnée à elle-même, et, vers la fin de décembre, on soutire et on colle le vin. A la fin de janvier, nouveau soutirage, et alors on ajoute encore de l'alcool et un sirop fait avec du sucre candi dissous dans du vin blanc. Ce sirop, en se décomposant chimiquement, fournit une très-grande quantité d'acide carbonique qui s'ajoute au produit naturel de la fermentation du vin. En février, on recolle, et à la fin de mars on met en bouteille. Passé ce temps, le vin cesserait d'être mousseux.

La mise et la tenue en bouteille exigent une foule de soins et de manipulations, qui sont cause du prix élevé de ces sortes de vins. En effet, la fermentation ne s'est pas achevée dans les tonneaux; elle continue donc dans les bouteilles, et, au bout de six semaines ou deux mois, elle a produit déjà une telle quantité de gaz que nombre de bouteilles se trouvent brisées avec explosion. En Champagne, on évalue cette casse à quinze ou vingt sur cent. Aussi a-t-on soin de disposer dans les caves, au pied des tas de bouteilles, de petites rigoles qui conduisent dans des réservoirs le vin qui s'écoule de cette façon. Le vin est recueilli et remis en bouteille, après avoir été bien collé.

Lorsqu'il a passé une année dans les bouteilles, le vin mousseux forme des dépôts qui en altèrent la limpidité. Il faut alors faire *dégorger*, c'est-à-dire, par un mouvement très-adroit, amener la lie dans le goulot de la bouteille maintenue renversée, couper le fil de fer qui assure le bouchon.

laisser partir ce bouchon et avec lui une petite quantité d'écume et de lie mêlée de gaz, et reboucher avec la même prestesse.

Indépendamment de la Champagne, on fabrique des vins mousseux à Limoux, à Arbois, à Argentières, à Bèfort et dans presque toute la Bourgogne. Il y a quelques années, on avait même établi aux environs de Paris une fabrique de vins mousseux, qu'on faisait comme les eaux gazeuses, en introduisant par refoulement, dans des vins blancs ordinaires, de l'acide carbonique; mais cette tentative n'a pas eu de suite, les vins ainsi fabriqués n'ayant aucune des qualités des vins mousseux.

Nous avons passé en revue les nombreuses manipulations par lesquelles doivent passer les vins rouges ou blancs, avant d'être livrés au commerce. Ces manipulations, qui, du reste, varient souvent d'une province à l'autre, demandent beaucoup de soins et une grande pratique. Les propriétaires y apportaient autrefois une attention scrupuleuse, et c'est ainsi que se perpétuait la renommée des grands vignobles. Mais aujourd'hui on s'occupe bien plus de produire beaucoup de vin que de produire de bons vins, et la plupart de nos crus en réputation méritent fort peu l'estime qu'on en fait sur la foi de traditions séculaires. Ajoutez à cela que les commerçants, par l'art du *coupage*, savent si bien confondre les diverses qualités, les produits des diverses années et des divers terroirs, qu'à moins de se procurer son vin sur les lieux mêmes de production, on n'achète guère qu'une composition vineuse tout à fait hétérogène, très-peu stable, et dont le moindre accident peut déranger l'équilibre.

Tous les vins, du reste, qu'ils soient factices ou naturels, sont sujets à des altérations spontanées qu'on a appelées maladies, et qui tiennent tantôt à un vice originel, tantôt à des circonstances étrangères, comme le mauvais état des caves ou des tonneaux. C'est ainsi que souvent ils tournent à la *graisse* et deviennent lourds, visqueux et filants comme de l'huile. Cet accident est commun aux vins peu spiritueux; on peut y remédier en les additionnant d'une certaine quantité d'alcool ou de tannin pulvérisé. D'autres fois ils tournent à l'amer, et c'est surtout le cas des vins de Bourgogne, lorsqu'ils sont vieux. Le meilleur remède est de les mêler à des vins plus jeunes. L'aigreur des vins résulte assez ordinairement de leur exposition à l'air ou à l'humidité; trois ou quatre cents grammes de la substance appelée *tartrate neutre de potasse*, qu'on introduit dans la fûtaille, font disparaître cette aigreur. Le goût de fût est extrêmement tenace. Lorsque le vin l'a contracté, il faut de suite changer

de tonneau et ajouter un peu d'huile d'olive fraîche, qui surnage et s'empare du goût moisi.

Les marchands de vins ont des recettes beaucoup moins inoffensives pour corriger les défauts des vins avariés qu'ils achètent à vil prix. Malheureusement ils emploient généralement des substances toxiques, susceptibles de produire les plus graves accidents. Le vin, quand il a été ainsi travaillé, ne conserve plus aucune de ses qualités généreuses et réparatrices. Il constitue la plus nuisible des boissons, et les peines dont la loi punit les auteurs de ces falsifications paraissent bien douces, quand on considère le mal qu'elles peuvent causer. Et d'ailleurs n'est-ce pas commettre un vol parfaitement qualifié que de vendre, sous le nom de vin, au public, des boissons qui, parfois, renferment tout, excepté le jus de la vigne? L'Angleterre, qui n'a pas de vignobles, possède, en revanche, des établissements de produits chimiques, très-bien organisés, où l'on se livre sur une grande échelle à cette fabrication d'un vin complètement exempt de raisin.

C. M.

HISTOIRE.



SAINT-PÉTERSBOURG.

(Explication de l'énigme historique.)

La ville de Saint-Pétersbourg est située vers le 60^e degré, presque à l'embouchure de la Néva, dans le golfe de Cronstadt. Ce fut en 1703 que Pierre le Grand fonda cette ville. Pierre avait vu le commerce maritime de la Hollande et le degré de puissance auquel s'était élevée cette industrieuse république; il rechercha donc pour sa patrie une position maritime qui pût offrir un débouché aux produits de l'agriculture et de l'industrie. « La ville de Pétersbourg, a dit un écrivain hostile à la Russie, bâtie avec ensemble, ne renferme rien qui la dépare. On n'y voit point de ces quartiers sales, fangeux, encombrés; de ces rues noires, étroites et tortueuses, qui blessent à chaque instant les regards d'un étranger arrivant à Paris. L'aspect en est grand, régulier, jeune et majestueux; on dirait qu'un pouvoir surnaturel en fut le créateur. Comment, en effet, ne pas être saisi d'admiration, en songeant que cette immense et magnifique cité, élevée sur pilotis, s'est fait place au milieu de marais impraticables! quel prodige

d'efforts et de constance ! » — « Comme la Néva était large et profonde à son embouchure, dit un autre historien, Pierre conçut le plan d'un chantier pour la construction des vaisseaux de guerre et des bâtiments marchands. Afin de protéger l'exécution de ce projet, et être maître du cours de la Néva, il fit bâtir une forteresse sur la rive droite de ce fleuve, dans une île formée par deux grands bras du fleuve, les murs de cette forteresse sont aujourd'hui de granit ; il y fit commencer l'église, qui est devenue la cathédrale, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. On va encore voir, par curiosité, la petite maison de bois que Pierre I^{er} avait fait construire à la droite de la Néva ; il s'y retirait pour diriger, de là, les travaux de la forteresse : cette baraque, c'est le nom qu'elle mérite à cause de sa petitesse et de sa mesquine construction, suffisait au créateur du plus vaste empire de l'Europe. Pour conserver une habitation devenue célèbre en Russie, on l'a enchâssée dans un cadre de maçonnerie, surmonté d'un toit, pour la préserver des injures de l'air et en perpétuer, autant que possible, la singulière existence. C'est un monument de la sublime simplicité de ce monarque conquérant et législateur. »

Dans un périmètre d'environ cinq milles, Saint-Pétersbourg renferme environ 10,000 maisons, dont un tiers en pierre ; la population qui, en 1789, était de 218,000 habitants, dépasse aujourd'hui le chiffre de 600,000. Le cinquième de cette population est composé d'étrangers.

« Cette ville, a dit Dupré de Saint-Maure, est jeune, belle, propre, élégante, bâtie sur un plan régulier et symétrique sans monotonie ; les rues sont très-larges, les maisons n'ont point cette hauteur démesurée qui intercepte l'air et le jour. Un Russe de bonne compagnie ne consent pas à monter plus de deux étages. Les façades sont bien décorées. On peut appeler cette ville la ville aux colonnes. Peut-être en a-t-on abusé, mais enfin c'est un brillant défaut : il contribue à la magnificence du coup d'œil.

« Il est un point d'où Saint-Pétersbourg étale aux yeux l'ensemble de son immense panorama : c'est le pont du Jardin-d'Été. Un soir, par un beau soleil, j'y rencontrai le comte Amédée. Voulant me faire partager son admiration pour les objets qui variaient cette perspective, il me les nommait tous, comme Hélène désigna jadis à Priam les héros de l'armée grecque.

« Voyez, me disait-il, sur la rive droite du fleuve, la forteresse renfermant dans sa vaste enceinte l'église de saint Pierre et de saint Paul, dont la haute flèche d'or domine les remparts. Cette gerbe de feu, brillant au milieu d'épaisses vapeurs, au-dessus d'une toiture verte, nous indique l'Hôtel des monnaies, situé aussi dans l'intérieur de la citadelle.

« Plus loin, à droite, au fond de l'horizon, ces arbres majestueux inclinent leur feuillage devant les rives de la petite Néva. Comment vous nommer cette multitude de clochers éclatants dont s'enorgueillissent les régions de l'air? Voilà, dans le Vassiliostroff, le dôme d'une église que j'ai vu commencer, finir et inaugurer dans l'espace de deux ans; elle est surmontée d'une statue de cuivre argenté. Voilà la Bourse et ses deux colonnes rostrales; la ligne immense des douze collèges, autrefois renfermant les divers ministères; les édifices de la Douane, l'Académie des sciences, celle des Beaux-Arts, et, au bout de cette imposante perspective, l'École des Mines, assise à l'extrémité de la courbe décrite par le fleuve.

« Sur la rive gauche se déroule la belle grille du Jardin-d'Été; au fond de ce jardin s'élève le palais Michel, construit sous Paul I^{er}, et dans lequel il mourut. Franchissez de l'œil le Champ-de-Mars, théâtre des belles revues de la garde impériale, et au-dessus des arbres, dans la ligne diagonale, vous apercevez le palais élevé par son Altesse le grand-duc Michel et sa spirituelle compagne; enfin, le dôme de l'église catholique et celui de Kasan.

« Après cette excursion hors des rivages de la Néva, revenons à cette ligne immense de bâtiments qui forment le quai de la Cour. Voilà la maison de M^{me} Ribas, épouse de l'ancien amiral; le Palais de marbre, l'hôtel du comte de Litta, celui du prince Gagarin, l'ambassade de France, l'Ermitage, le Palais-d'Hiver, le vaste édifice de l'Amirauté, avec ses deux pavillons, ses descentes en granit et sa flèche d'or surmontée d'un vaisseau; plus loin, la statue de Pierre le Grand, le pont d'Isaac, le Sénat; et, au fond de l'horizon, le quai Anglais dont nos regards atteignent à peine les dernières maisons.

« Voyez ces chaloupes qui fuient sous l'ombrage, parallèlement aux deux côtés du Jardin-d'Été; ces eaux, prêtées généreusement à la ville par la Néva, forment les canaux de la Fontanka et de la Moïka; ils concourent, avec celui de Sainte-Catherine, à baigner les plus beaux quartiers dans la direction de l'est à l'ouest; après un cours de quatre werstes (une lieue), ils rejoignent le fleuve à l'endroit où lui-même se jette dans le golfe.

« Tel est le tableau qui s'offre devant nous. A présent, faisons volte-face et remontons le cours du fleuve. A droite, nous voyons le faubourg Gagarin, l'église de l'Arsenal, les clochers du vieux monastère de Smalna, l'Institut des demoiselles nobles et la toiture verdoyante du palais de la Tauride; sur la rive opposée, le vieux Pétersbourg, l'hôpital militaire, l'Académie de médecine, plusieurs églises, et enfin les alentours du village d'Ohkta.

« Ajoutez à cette multitude de beaux édifices l'immense étendue de la rivière se divisant en plusieurs branches, les forêts de mâts qui s'élèvent de plusieurs points, les navires stationnés devant les ponts, qui, à deux heures du matin, s'ouvrent pour leur donner passage ; les milliers de gondoles se croisant dans tous les sens, les beaux trottoirs, les parapets et les revêtements en marbre, formant l'enceinte du fleuve. Vous conviendrez qu'il est impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil un tableau plus varié, plus riche, plus imposant... »

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince qui peignait une perdrix lorsqu'on lui apprit qu'il venait de perdre un royaume et qui, sans s'émouvoir, continua de peindre ?

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



IMAGE DE NAPLES.

(POÉSIE.)

Étranger, viens dans la brillante Naples, viens la contempler et mourir ! Respire la vie, jouis des rêves les plus riches de l'heure fugitive, oublie les vœux insensés d'une âme orgueilleuse, ainsi que toutes ces pensées fécondes en douleurs dont un démon assiège la vie : oui, apprends ici à jouir ; puis, ô mortel fortuné ! ferme les yeux pour toujours.

Dans l'étendue de ce demi-cercle, le long de ce golfe riant, que mouillent, à perte de vue, les flots caressants de la mer, s'étend un large espace rempli de navires et de hautes constructions, où, parmi les anfractuosités des rochers, se presse le feuillage de Bacchus, et se dresse, avec orgueil, la cime des palmes agitées par les vents. Le long des collines s'élèvent les toits, magnifiques plates-formes, semblables à des jardins, qui descendent vers le rivage. Là, tu pourras, d'en haut, contempler la mer et cette montagne qui cache sa tête en cendres dans le nuage de ses propres vapeurs ; là, aussi, surgissent les roses et les pampres, et la tige puissante de l'aloès qui s'épanouissent à la chaleur des brises d'Orient.

Cinq châteaux protègent et dominant orgueilleusement la ville. Voici Saint-Edme : de quel air menaçant il regarde les verts coteaux de la vallée ! Cet autre château, que les eaux entourent de toutes parts, c'était

autrefois le jardin de Lucullus, l'île charmante où Augustule vint abriter son front découronné. Partout où tu portes tes pas, les hommes se répandent par essaims ; veux-tu, par hasard, les suivre sur la rive, afin d'examiner avec quelle nerveuse ardeur les pêcheurs tirent leurs filets sur le bord, les pêcheurs qui chantent, pleins d'un joyeux courage dans leur heureuse pauvreté ? Et déjà le moine mendiant s'avance sur le sable et demande sa part de la capture, que les pêcheurs lui tendent volontiers. Pendant ce temps, leurs femmes, aux éternels caquetages, sont assises en rond sous les portes, le fuseau dans la main.

Mais voici que s'avance un couple joyeux ; en un clin d'œil il lève en l'air les bruyantes castagnettes et commence la folle tarentelle, la danse voluptueuse ; et soudain se groupe autour d'eux un cercle avide de spectateurs, les jeunes filles arrivent aussitôt et dressent le tambourin, musique suffisante pour ces oreilles faciles à contenter.....

C'est à grand'peine que, fatigué, tu parviens à t'arracher à cette foule : en te glissant à travers d'autres rues, de toutes parts t'assiège le bruit des marchands et des acheteurs. Écoute avec quels mots sonores ils font valoir leurs marchandises : ici tout est à vendre. Les cochers se disputent ta personne. Un jeune mendiant, dans l'espoir d'être admis pour ton laquais, s'élance déjà derrière cette voiture. Ici, un moine se fait traîner par un cabriolet ; là, cet autre fouette avec ardeur son petit âne..... Plus loin, un peuple oisif s'assemble autour d'une polichinelle en bois et se livre à mille plaisanteries burlesques que lui suggèrent les farces des marionnettes ; plus loin encore, les diseurs de bonne aventure avec leurs couleuvres enlacées. Tout s'agite ici au grand air. Le rôtiisseur, occupé sans relâche, ne quitte point sa broche, car il a raison de ne pas craindre la pluie ; un escadron de matrones l'entoure. Dans un coin de la rue, la changeuse dispose sa table couverte de monnaies de cuivre ; à côté d'elle, le barbier s'agite, place son fauteuil et joue du rasoir, après avoir toutefois tendu une toile pour protéger ses pratiques contre les rayons dévorants du soleil. Là-bas, dans l'ombre, se cache la gent expéditive des écrivains publics..... Vers le *Môle* aussi se presse la foule : c'est là que, étendu par terre, le brave lazzarone réchauffe ses membres nus au soleil.

Vois-tu l'île de Capri se mirer au loin dans le tranquille miroir des flots ? Les navires vont et viennent ; en quelques bonds, les vifs matelots s'élancent au plus haut des mâts ; la barque légère t'invite à venir te bercer sur le sein des vagues harmonieuses. Cependant, autour du conteur se pressent jeunes et vieux, les uns debout, les autres assis, d'autres encore étendus

par terre et les deux mains jointes sur les genoux, dans l'attitude de la curiosité attentive. Le conteur chante Roland, il chante l'épée fabuleuse de Rinald ; souvent il éclaire, par ses gloses, les stances obscures ; souvent aussi les auditeurs l'interrompent de leurs exclamations passionnées. Sors de ta tombe, ô Homère ! peut-être que le Nord te chasserait froidement de porte en porte ; mais, à coup sûr, ici tu trouverais un peuple à moitié grec et un ciel de la Grèce..... Avec quelle majesté s'incline déjà le soleil ! Que cette barque où tu reposes te berce doucement ! Dans un profond espace circulaire, aux bords boisés du golfe, brillent des milliers de lumières et de flammes, et les pêcheurs parcourent, avec des flambeaux, la mer pleine de reflets vermeils. O nuits embaumées de Naples ! Il mérite d'être pardonné le cœur tout palpitant, qui, pendant quelques minutes seulement, oublie pour vous Saint-Pierre et le divin Panthéon, le mont Marius lui-même, et toi, ô villa Pamphili, toi et le frais abri de tes fontaines et de tes lauriers ombreux. Mais l'aube paraît et le jour ne tarde pas à la suivre. Vas-tu déjà te confier aux agaçants murmures des flots ? Où te mènent-ils ? la brise t'apporte-t-elle le parfum des orangers de Sorrente ? Oui ; déjà luit, au loin, sur la rive, avec la maison du Tasse, cette ville hérissée de rochers, cette ville pleine de murmures et de vapeurs.

LE COMTE DE PLATEN.

(Traduit par Martin.)

POÉSIE.



LA CHATAIGNE ET SON ÉCORCE.

(FABLE.)

Que ce fruit est laid ! comme il pique !
 Disait un jeune enfant ; tiens, bonne mère, vois
 Cette châtaigne, j'ai les doigts
 Remplis de sang ! — Sa mère lui réplique :
 — Oui, mon fils ; mais l'intérieur
 Est excellent : il vaut mieux un bon cœur
 Qu'une figure magnifique.

MARC CONSTANTIN.

MAGASIN

VOYAGES.



LE DÉGEL EN RUSSIE.

Presque toujours le dégel s'opère lentement, on voit suinter et s'amollir l'épaisse glace qui couvre la Néva. Dès que le péril s'annonce, la police interdit le passage de la rivière ; mais, malgré toute sa surveillance, chaque année il arrive nombre d'accidents. Il en est de même en France, où, quelquefois, l'hiver moissonne aussi des imprudents. On n'a pas oublié ce pauvre chien qui n'abandonnait point l'endroit où il vit son maître s'abîmer sur les eaux de la Seine ; il refusait le boire et le manger. Pendant trois jours, tout le monde allait admirer l'héroïque douleur de ce bon animal ; le quatrième, on ne le revit plus : une débâcle soudaine l'engloutit comme son malheureux maître.

Rien n'est plus terrible ici qu'un dégel brusque et inattendu ; la durée des glaces est si longue, qu'on fait, sur les rivières, des espèces d'établissements, pour lesquels l'habitude inspire une grande confiance. Cependant la révolution peut s'opérer en quelques heures : elle est produite par un vent d'ouest, soutenu et violent ; si malheureusement il souffle pendant la nuit, chacun, en s'éveillant, reprend ses allures de la veille, sans se méfier d'une glace perfide qui offre encore une solidité apparente : c'est alors qu'ont lieu beaucoup d'événements sinistres.

Quand le trainage est établi, le golfe¹, dérobé à la navigation, devient un grand chemin sans ornière, où les voitures et les marchandises se croisent pour faire le service de Saint-Pétersbourg à Cronstadt, dans un trajet d'environ trente werstes. Sur le point qui partage les distances, on trouve une auberge construite en planches, où peuvent s'abriter une quarantaine de chevaux et un bon nombre de voyageurs. Au mois de mars, le vent d'ouest souffla violemment pendant plusieurs heures ; sans doute l'hôte et les voyageurs se disposaient au départ, lorsque la baraque s'écroula et disparut sous les glaçons. Hommes, chevaux, bâtiment, tout périt ; la catastrophe fut plus prompte que l'éclair. Cette soudaineté du dégel amena d'autres scènes affligeantes.

Une paysanne d'un village situé sur la côte finlandaise lavait du linge près d'une ouverture pratiquée dans la glace, à cinq ou six pieds du rivage ; tout à coup le glaçon qui la porte s'éloigne de la terre ; l'immense surface

¹ De Cronstadt.

du golfe s'est divisée en des milliers de fractions ; tous ces débris épars se meuvent, se pressent, s'entrechoquent au sein des eaux délivrées. L'infortunée villageoise est emportée, par le courant, sur son frêle appui. Déjà la fumée du poêle autour duquel jouent ses enfants disparaît à ses regards ; elle ne distingue plus le clocher du village. Placée entre le ciel et la mer, qui s'irrite et frémit sous les masses qui l'encombrent, elle recommande son âme à Dieu, et fait le sacrifice de sa vie. Mais une lutte s'engage entre un énorme glaçon et celui qui la sépare de la mort, l'imminence du péril ranime son courage. Adroite et douée d'un grand sang-froid, elle s'élance du débris fracassé sur le vainqueur, qui la reçoit à son bord, où elle va courir de nouveaux dangers. Cependant, assurée d'une prolongation d'existence sur cette île mouvante, elle désirerait voir encore une dernière fois la terre, dont chaque flot l'éloigne davantage. A genoux, pour que la mort la surprenne dans une attitude religieuse, elle élève son âme à Dieu, ou pense à sa petite famille.

« Mais déjà, se dit-elle, mes enfants se sont aperçus de ma longue absence, l'inquiétude les a portés sur les bords du golfe ! ils crient : « Où est-elle ? qu'est devenue notre mère ? » Hélas ! l'infortunée croit entendre leurs gémissements ; elle pleure, et sa vive sollicitude lui fait même regretter le linge qui devait les couvrir, et qu'elle vit se perdre sous la glace. Ses angoisses redoublent aux approches de la nuit : la mort lui sera plus affreuse au sein des ténèbres ; elle voudrait expirer avec les derniers rayons du jour. Oui, bientôt cessera l'heure où cette cloche, qu'elle n'entendra plus, sonnera la prière. Son mari doit rentrer maintenant ; que dira-t-il à l'aspect de ses petits enfants, pressant ses genoux et s'écriant : « *Papinka !* elle n'est point revenue, va chercher notre mère ! »

Au milieu de ces pensées déchirantes, le froid et la faim viennent augmenter sa détresse ; elle tombe dans une lente agonie et ferme les yeux. Mais un coup de fusil se fait entendre, le bruit est proche ; la paysanne étonnée se lève, elle est auprès du rivage ! Aussitôt, elle crie, elle étend les bras, elle agite dans l'air sa fourrure blanche. O Providence ! on l'a entendue, on l'aperçoit, on vole à son secours ; une chaloupe, montée par six hommes, se fraye hardiment un passage et pénètre jusqu'au glaçon qui l'a sauvée miraculeusement. On lui jette une planche à laquelle est attachée une grosse corde ; elle la saisit, et, à l'aide de ce frêle sentier, arrive au milieu de ses libérateurs. On regagne, non sans grands risques, la côte esthonienne ; car le glaçon avait fait un trajet de quarante werstes, en passant d'une rive à l'autre. Un gentilhomme, dont l'habitation était tout

près de la mer, avait vu de sa terrasse les signaux de la pauvre femme. Elle est amenée près de lui, et en arrivant elle tombe évanouie à ses pieds; on lui prodigue des soins, elle rouvre les yeux et demande ses enfants. Elle se croyait en Finlande; n'étant jamais sortie de son village, elle ne soupçonnait pas que le monde fût si grand.

Le golfe charria encore huit jours; mais lorsque les brises printanières eurent entièrement balayé les glaces, le seigneur esthonien, jugeant qu'une bonne action ne va jamais sans l'autre, ordonna aux rameurs de conduire la paysanne au sein de sa famille. Elle partit comblée de présents, pénétrée de reconnaissance et ivre de joie : le voyage fut aussi rapide qu'heureux.

Des rives de la Finlande, on apercevait un navire qui se dirigeait sur Pétersbourg. La présence du premier vaisseau, après le dégel, cause toujours un grand ravissement aux Russes. Ils le saluèrent comme le précurseur des beaux jours; tous les paysans riverains se plaisaient à signaler cette première voile. Ceux du village de la bonne Marpha étaient aussi groupés sur la rive. Son mari et ses enfants, occupés d'une seule pensée, ne partageaient point la joie publique; ils semblaient redemander aux profondes eaux la victime enlevée à leur tendresse. Mais les gondoliers redoublent d'ardeur, la chaloupe va toucher terre. Un cri perçant s'échappe du sein de la foule, c'est celui de l'ainé des enfants; il a reconnu sa mère, il veut s'élancer, son frère et sa petite sœur le suivent; mais déjà Marpha est dans les bras de son mari, déjà elle presse sur son cœur ses chers enfants, qu'elle inonde de ses larmes. Tout le monde les entoure, tout le monde questionne à la fois la tendre mère, que le bonheur rend muette; pour toute réponse, elle montre le Ciel et les généreux instruments dont sa miséricorde se servit. Aussitôt, on se presse autour d'eux, on les interroge, ils parlent; on les bénit, on les caresse; chacun se dispute l'honneur de les conduire sous le toit hospitalier. Mais un tableau religieux succède à cette scène touchante: par un mouvement unanime et spontané, tous, sans rien se dire, prennent le chemin de l'église, tous veulent remercier Dieu du prodige qu'il daigna opérer. Arrivés devant les autels, le silence succède à leurs transports, et le pope¹ entonne le chant des actions de grâces. Au sortir du temple, on reconduit la bonne Marpha jusqu'au seuil de cette heureuse cabane où elle avait cru ne jamais rentrer.

Lorsque les bateliers reprirent le chemin de l'Esthonie, ils trouvèrent

¹ Prêtre de la religion grecque.

leur chaloupe garnie de gâteaux, de fruits secs, etc. Chaque paysan avait voulu faire son cadeau; les voyageurs se trouvaient approvisionnés comme pour une longue traversée.

DUPRÉ DE SAINT-MAURE.

RECRÉATIONS.



MARIETTA ROBUSTI.

(Fin.)

Il faut savoir qu'à Venise les membres du Grand-Conseil se réunissaient sur la *Piazzetta*, une heure avant d'entrer au Palais-Ducal, pour s'entendre entre eux, recueillir des voix et organiser des partis, afin de se préparer aux divers combats du scrutin. Dans ce gouvernement, tout se faisait par des votes. La politique et l'administration de la *Seigneurie* avaient pour préceptes le mensonge, la dissimulation, les lenteurs avec les gens pressés, la surprise et la célérité à l'égard des temporiseurs. On y considérait les cabales comme un droit, l'intrigue comme une partie importante de l'éducation et la mauvaise foi comme un don de nature. A ces réunions préparatoires du Grand-Conseil, qu'on appelait le *Broglia*, les jeunes gens les plus rusés, les plus habiles à former de petites factions et à s'en constituer les meneurs, étaient réputés les meilleurs sujets. l'espoir de la génération à venir et les forces vives de la République. De vieux sénateurs venaient diriger leurs enfants et neveux à cette école, et leur donner l'exemple des bons manéges et des savantes combinaisons, et l'on entraît ensuite au Palais-Ducal pour livrer bataille avec les boules d'or et d'argent.

Ce fut au *Broglia* que Paolo Toldi alla chercher son rival. On lui indiqua dans cette foule animée le seigneur Valaressa, et comme il n'était point connu de ce jeune patricien, il l'observa et le suivit de près; mais le pauvre orfèvre, mal instruit du jargon des affaires, ne comprit rien à ce que disaient ces écoliers en politique. Tout ce qu'il put saisir, c'est que Valaressa briguait un emploi, que sa nomination dépendait d'un vote du Sénat, et qu'il avait de nombreux compétiteurs. L'heure du *Broglia* passa. Paolo, arrêté à la porte du palais, vit la troupe des patriciens monter les degrés et disparaître, en bourdonnant, sous les sombres galeries. Sans chercher à savoir quel usage il pourrait faire de ses informations, il attendit la fin de

la séance, avec l'espoir d'apprendre le résultat du scrutin qui concernait son rival. Au bout de deux heures, on vit les membres du Grand-Conseil sortir, moins agités qu'ils n'étaient en entrant, et se disperser dans la ville. La séance du Sénat n'était pas encore levée. Le seigneur Valaressa restait devant la porte du Palais-Ducal; il marchait de long en large sur la *Piazzetta*, regardait l'horloge et semblait impatient. Une robe noire parut enfin au sommet de l'escalier des Géants; une autre vint après, et tout le Sénat descendit lentement, comme une procession de moines. Valaressa courut vers un de ces vieillards, qui arrivait le dernier d'un pas majestueux.

— Parlez sans crainte, mon cousin, dit le jeune patricien; je m'attends à un échec. Si vous m'apportiez une heureuse nouvelle, vous iriez plus vite.

Le sénateur ne répondit pas et s'approcha d'un de ses collègues, pour l'entretenir d'une autre affaire que celle de son cousin. Valaressa le suivait en se mordant les lèvres. Cependant les deux vieillards se séparèrent, et le seigneur Zeno, s'appuyant sur le bras du jeune homme, entra sous les *Procuratie*.

— Cousin, dit-il d'un ton sévère, cette inquiétude de corps et d'esprit annonce peu d'empire sur toi-même. Ce n'est point ainsi qu'un futur sénateur doit attendre le vote qui le concerne. Combien de fois encore, dans ta longue carrière, ton nom sera-t-il ballotté par les flots changeants du scrutin! Si tu veux qu'il sorte souvent de l'urne, commence par dominer tes passions et montrer le même visage dans le succès et dans la défaite. Quel spectacle pitoyable aurions-nous donné à ces vieux routiers qui m'accompagnaient, si j'eusse pressé le pas, comme un courrier de dépêches, pour te faire part de la victoire! Tu es nommé; que ce mot te suffise, et parlons d'autre chose. Le peuple doit ignorer ce qui se passe là-haut.

— Laissez, au moins, que je vous remercie...

— C'est inutile. Occupe-toi plutôt de tes préparatifs.

— Et mon mariage?

— Il faut en presser la conclusion. Tu recevras dans huit jours les instructions du Sénat. Une semaine après, il sera urgent de t'embarquer. A présent, tu peux aller près de ton accordée.

Paolo, qui avait écouté cette conversation, courait déjà de toutes ses jambes. Il sortit de la place Saint-Marc par *Bocca-di-Piazza*, et fut en trois bonds à San-Luca, tandis que le jeune patricien, voulant arriver en gondole chez son futur beau-père, prit le chemin d'eau, qui était plus long.

Le Tintoret n'était pas à la maison ; il faisait mettre en place son tableau de *la Naissance de saint Jean*, dans l'église de Saint-Zacharie. Paolo le trouva en manches de chemise, dirigeant la manœuvre.

— Maître, lui dit-il, j'ai à vous communiquer un secret d'importance.

— Tout à l'heure, je suis à toi, répondit le maître.

— Il s'agit d'une affaire qui intéresse la divine Marietta.

— Ma fille ? C'est différent. Parle vite. Tu parais essoufflé. Cette affaire est donc grave ?

— Vous en jugerez.

Le petit orfèvre raconta dans tous ses détails et sans aucun déguisement son expédition du *Broglia* et de la sortie du Sénat, le dialogue qu'il avait entendu et les recommandations du seigneur Zeno à son cousin, sans oublier celle du secret.

— Il y a péril en ma maison, dit le Tintoret. Ces patriciens sont sans pitié. Ils ont bien sacrifié leur propre fille, Catherine Cornaro : comment ai-je pu croire qu'ils épargneraient la mienne ? Père imprudent que je suis ! Dans quel abîme de chagrins allais-je tomber ? Et il faut que ce soit un enfant, un innocent qui me montre le piège, au moment où je m'y laissais prendre ! Heureusement, Dieu protège les cœurs simples !

La compagnie était nombreuse dans l'atelier quand le maître y rentra. Une grande dame, de la famille du doge, posait, en habits de cour, devant Marietta. Pour tenir éveillée la physionomie de la dame, une symphonie de six musiciens jouait des barcarolles et des airs de danse. Valaressa partageait ses hommages et ses frais d'esprit entre le modèle et le peintre, et le vieux messer Toldi, qui ne s'y connaissait point, admirait par politesse la ressemblance du portrait. Le Tintoret emmena le jeune patricien dans un coin :

— N'avez-vous rien à m'apprendre ? dit le père.

— Rien, répondit Valaressa d'un air étonné.

— Je croyais qu'une faveur du Sénat vous appelait à remplir quelque poste important ; au point où nous en sommes, je devrais être instruit le premier d'une si heureuse nouvelle.

— On vous a fait un conte ; je n'ai point de nouvelle à vous annoncer.

— J'en suis fâché, reprit le Tintoret, car mes informations sont bonnes, et votre discrétion prouve que la faveur du Sénat est contraire à mes intérêts.

— Puisque vous faites un appel à ma loyauté, répondit le jeune homme, je vous dirai tout. La discrétion est une des règles de notre gouvernement ;

je manquerai à cette règle pour vous plaire. Il est vrai que je suis nommé d'aujourd'hui *orateur* de la République à la cour du soudan d'Egypte.

— Et vous comptez sans doute emmener votre femme au Caire ?

— Assurément.

— Je vous remercie de votre franchise ; la femme que vous emmènerez si loin ne sera pas Marietta.

— Cher maître, dit le patricien, entre gens raisonnables il ne faut point de résolution précipitée. Vous ne savez pas quels plaisirs et quels honneurs attendent votre fille dans la carrière des ambassades. Nous voyagerons à petites journées avec trente domestiques. La Sérénissime Seigneurie donne à ses envoyés des équipages de prince. J'aurai cent mille livres vénitiennes d'appointements, autant pour mes frais de représentation, vingt-cinq mille ducats d'or à distribuer en cadeaux, des cavaliers à la solde de l'Etat pour me faire un cortège. Le palais de l'ambassade au Caire est le plus vaste et le plus beau de la ville. Nous y donnerons des fêtes ; la femme du représentant de la Seigneurie de Venise sera l'objet d'adulations sans fin ; c'est à elle qu'on rendra autant de présents que j'en aurai distribué, et, après deux ou trois ans d'une vie féerique, je vous ramènerai Marietta aussi riche en écrins, bijoux, parures et cachemires d'Orient, qu'une sultane de Constantinople ou une princesse du Mogol. Vous savez maintenant l'horrible mystère ; je vous demande seulement de le révéler à votre fille, avant de rompre avec moi.

— Je craindrais de m'en acquitter mal, répondit le Tintoret ; faites-lui part vous-même des plaisirs du Caire. N'oubliez rien de ce qui peut charmer l'imagination d'une femme ; je vous donne carte blanche, et que ma fille accepte ou qu'elle refuse, ce sera, du moins, avec connaissance de cause.

Dans le conseil où Marietta fut appelée, le patricien dépassa les limites du vrai et presque du possible, en faisant le tableau des délices orientales réservées à l'heureuse épouse de l'ambassadeur. Il chargea les traits et les couleurs en appuyant davantage sur tout ce qui pouvait séduire l'artiste aussi bien que la jeune fille. Les récits prodigieux qui couraient dans le peuple sur les magnificences des gouverneurs de Candie et de Zara furent effacés par l'éloquence du futur orateur en Egypte. Marietta écoutait en souriant, ces pompeuses descriptions, et semblait ponctuer chaque phrase par des mouvements de tête approbateurs. Quand le morceau fut achevé, elle demanda au Tintoret ce qu'il en pensait. Le maître répondit qu'il parlerait le dernier.

DES DEMOISELLES.

— Eh bien, dit la jeune fille, voici mon opinion : tout cela est beau, splendide, séduisant, et surtout présenté avec art ; mais je donnerais toutes ces merveilles pour une chanson, pour une promenade en gondole, et c'est perdre son temps que de me les offrir pour m'engager à quitter mon père, mes amis et ma chère Venise. Allez au Caire, seigneur Valaressa, devenez baïle de Constantinople, sénateur, inquisiteur d'Etat et même doge. Mon destin ne me conduira ni si loin ni si haut. Tout ce que j'aime est encore à Venise et je ne veux rien aimer qui m'en puisse éloigner. Je n'accepterais pas à ce prix la couronne de Chypre, et je ne porterai jamais celle de Toscane, comme cette folle de Bianca Capello. Suivez votre fortune, et oubliez une pauvre fille dont les inclinations modestes ne répondent pas aux vôtres. Nous vous rendons votre parole et vous souhaitons tout le bonheur que vous méritez.

— Vous l'entendez ! s'écria maître Robusti, je ne le lui fais pas dire.

— Méchant père, ajouta Marietta ; vous m'auriez donc laissé partir ?

— Je crois que j'en serais mort, répondit le Tintoret.

Valaressa exprima ses regrets de la rupture en homme de goût et prit congé en homme de qualité ; mais une fois embarqué sur un navire de l'Etat, avec un nombreux domestique, des lettres de créance pour la cour d'Egypte, et des instructions secrètes du Conseil des Dix, tant d'occupations ne lui laissèrent plus le loisir d'avoir du chagrin. Pendant le temps qu'il voguait vers Alexandrie, la famille du Tintoret avait repris ses habitudes paisibles et sa douce sérénité. Marietta chantait avec plus de gaieté que jamais ; le jeune Dominique faisait chaque jour de nouveaux progrès. Le soir, on allait au *Fresco*, sur le Grand-Canal, avec messer Toldi et son fils. En rentrant, les deux vieillards jouaient aux cartes, et la jeune fille préparait les verres de limonade glacée. On arriva ainsi jusqu'à la veille de l'Assomption. Dès le matin, Paolo avertit son père que c'était le jour de fête de la sainte Vierge, patronne de Marietta. Le vieil orfèvre, malgré ses airs bourrus, avait pour son compère une amitié solide et pour la jeune fille une véritable tendresse. Il fouilla dans ses tiroirs et y prit un bracelet de corail qu'il mit dans sa poche, en disant à son fils de se pourvoir d'un bouquet. Ce jour-là les *Procuratie* étaient inondées de fleurs ; Paolo fit une gerbe avec les plus belles qu'il put trouver, et l'on se rendit à l'atelier du Tintoret. Le maître et sa fille ne manquèrent pas de témoigner la plus grande surprise, comme s'ils n'eussent point songé à regarder le calendrier. Le bouquet fut reçu avec joie, contemplé, admiré en détail et placé sur un vase de Chine. Messer Toldi déroula ensuite le papier qui enveloppait

le bracelet de corail, et Marietta se mit à battre des mains et à sauter de plaisir, comme si ce modeste présent eût valu dix mille sequins.

— Cela n'est pas beau, dit le vieil orfèvre, cela n'a de valeur ni pour la matière ni pour la main-d'œuvre. C'est le travail d'un ouvrier borné, opiniâtre, à court d'esprit, mais riche de cœur, et qui vous offre son ouvrage grossier avec les sentiments d'un ami et d'un père.

Marietta répondit qu'elle aimait particulièrement le corail. Elle soutint que la main-d'œuvre était fort belle et le bracelet d'un goût parfait. Pour montrer le prix qu'elle attachait au cadeau de son vieil ami, elle le voulut mettre à son bras à l'instant même, ce qu'elle fit avec tant de vivacité que le bonhomme Toldi en eut les yeux humides. Alors le Tintoret, voyant Paolo tourner entre ses mains un objet dont il reconnut la forme à travers un papier fin, encouragea le pauvre garçon par des signes et des sourires. La belle coupe d'argent sortit de son enveloppe; une main tremblante la déposa sur une table, et l'auteur intimidé recula de deux pas en regardant l'assemblée d'un air suppliant.

— Que vois-je? dit le Tintoret en s'approchant; cette coupe est tout simplement un chef-d'œuvre. Et où donc as-tu trouvé cela, jeune homme?

— Je l'ai fait moi-même, répondit Paolo, pour la circonstance présente.

— Quoi! s'écria Marietta, c'est vous-même qui avez imaginé ce groupe de trois figures! Mais regardez donc, mon père, comme cela est composé.

— C'est surtout l'exécution et le modelé qui me frappent; j'en demeure stupéfait.

Et l'étonnement du Tintoret n'était plus une feinte.

— Mon ami, dit-il ensuite, je rétracte solennellement mon injuste pronostic; tu deviendras un maître ciseleur, et non pas un batteur d'or.

— Un artiste et non un ouvrier, ajouta Marietta.

— Mon fils un artiste, un maître ciseleur! murmura le vieux Toldi consterné.

— N'en doutez plus, mon compère, reprit le Tintoret, votre enfant a du génie. La crainte que vous lui inspirez l'a trop longtemps rendu sourd à l'appel de la nature. Louons-le de sa docilité; mais cette vertu du cheval et du bœuf a pourtant des limites et l'on n'est pas pendable pour avoir une heureuse vocation. Un sentiment que j'approuve et dont nous parlerons plus tard a fait jaillir l'étincelle de sa jeune tête; pardonnez-lui. Nous dînerons ensemble aujourd'hui, et dans cette coupe je veux boire à la santé de ma fille et au talent de maître Paolo Toldi, l'habile ciseleur de Venise.

L'orfèvre ne résista plus. Il accorda son pardon, et sur la fin du dîner, quand il eut vidé plusieurs verres de bon vin de Chypre, il se vanta d'avoir donné le jour à un grand artiste. Le Tintoret, profitant de cette belle humeur, emmena son compère dans sa chambre, pour l'entretenir d'une affaire d'État. On ne sait point ce qu'eurent les deux vieillards; mais, en sortant de leur conférence, ils avaient des visages radieux et se tenaient par la main.

Un mois après, le beau monde de Venise assista au mariage du jeune Toldi avec la fille du Tintoret, dans l'église de San-Luca. Ce fut pour toute la ville un jour de fête. Paolo demeura dans la maison de son beau-père; avec les leçons du maître, il devint réellement un artiste, et il n'eut plus besoin du secours de personne pour faire des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie.

Le bonheur de cette famille charmante dura dix ans, sans aucun nuage. Il n'y avait point de jour où le Tintoret ne se félicitât d'avoir donné sa chère fille à un honnête homme, laborieux, qui ne pouvait l'emmener ni en Egypte ni même dans un de ces palais où régnaient le faste et l'étiquette. Pendant ces dix années de paix, Jacques Robusti termina ces travaux prodigieux de Saint-Roch et du Palais-Ducal, qui confondent l'imagination par la grandeur de l'entreprise et l'incroyable aisance de l'exécution. Comme celle de Rubens, l'œuvre immense du Tintoret semble dépasser les mesures de la puissance humaine; on peut affirmer, sans craindre de se tromper, qu'elle n'aurait pas atteint de telles proportions, si la tendresse inquiète du père eût troublé l'âme de l'artiste; mais il est certain qu'elle eût été plus grande encore si un malheur subit ne fût venu briser cette belle existence. Comme le Titien, Jacques Robusti était constitué pour devenir centenaire et produire jusqu'à sa dernière heure, à la condition de n'être point frappé dans ses affections. La jeunesse de sa fille permettait de croire que Marietta lui fermerait les yeux; mais ce fut elle qui s'endormit la première. A trente ans, Marietta mourut tout à coup d'une fièvre d'éruption, que le médecin ne sut point reconnaître. Elle s'éteignit en trois jours dans les bras de son père, qui trouva, dans son désespoir, assez de force pour apporter ses couleurs près du lit de sa fille et peindre en quelques heures ce visage doux, sur lequel souriait encore le dernier adieu.

Le Tintoret ne survécut que de quatre ans à son enfant. Le feu de son génie se noya dans les larmes, et, pour laisser avec l'image de sa fille morte celle du plus malheureux des pères, il fit ce portrait de lui-même, que

possède le Musée de Paris, et où l'on reconnaît la décrépitude hâtive que donne le chagrin. Ce fut un de ses derniers efforts et il partit pour aller rejoindre, dans un monde meilleur, la fille qu'il avait tant aimée.

PAUL DE MUSSET,

M^{lle} SERVAN.

A la porte de Blois, sur la rive droite de la Loire, en descendant vers Tours, il existait, il y a soixante ans, une petite maison que les gens du pays appelaient Beaufort. Après avoir appartenu à la riche corporation des Jacobins, cette maison, au toit pointu et aux deux girouettes tournant au vent, était devenue, par échange, la propriété de M^{me} de Vineuil. Cette petite habitation, mal recrépie, n'avait ni caractère ni élégance; mais, placée au pied de la côte des Grois, dont les vins avaient jadis une certaine célébrité, doucement exposée aux premiers rayons du soleil levant et couverte d'assez vieux arbres, elle offrait, en hiver, un bon abri, et, en été, de l'ombrage, des fleurs et des fruits.

M^{me} de Vineuil, qui la possédait en 1792, était veuve d'un officier de marine. Toujours malade, elle vivait dans une retraite presque absolue; elle avait, pour la soigner et la distraire, sa fille Louise, et une jeune personne qu'elle avait prise comme lectrice, infirmière, lingère, etc., etc. Jusqu'à l'époque où elle s'était décidée à venir se retirer à Blois, M^{me} de Vineuil avait habité Versailles. Très-attentive à soigner sa fortune; craignant, comme on dit vulgairement, que la terre ne vînt à lui manquer, elle s'était efforcée d'accroître ses capitaux, non pour jouir du bien-être que donne la richesse, mais pour thésauriser, afin d'ajouter aux bénéfices d'hier les bénéfices d'aujourd'hui. Elle se croyait religieuse, elle ne l'était pourtant pas, car jamais sa main ne s'était ouverte pour secourir le malheur et la pauvreté. Egoïste, et devenue revêche, de coquette qu'elle avait été autrefois, elle n'aimait personne, pas même sa fille, dont elle avait totalement négligé l'éducation.

Louise avait accepté, sans se douter qu'il pût en être autrement, l'abandon intellectuel dans lequel l'avarice maternelle l'avait laissée. Insouciante de la position qui semblait réservée à une fille de son nom, et ignorant la fortune que devait lui laisser sa mère, elle remplissait sa vie comme elle le pouvait, par de petits soins et par de petites occupations dont on lui exagérait l'importance. Quoiqu'elle eût près de vingt ans, jamais le souffle de la poésie ne s'était éveillé dans son cœur.

La garde-malade, la lectrice de M^{me} de Vineuil, Marie Servan, était d'une tout autre nature. Elevée avec beaucoup de soin dans une maison religieuse, douée d'une beauté remarquable, bonne mais ambitieuse, elle supportait avec une douleur contenue la situation précaire que sa mauvaise fortune l'avait forcée d'accepter. Sans estime pour M^{me} de Vineuil, dont elle connaissait toute la sécheresse ; sans amitié pour Louise, qui ne pouvait la comprendre, elle espérait dans l'avenir, bien décidée qu'elle était à saisir la première chance qui s'offrirait à elle pour atteindre une vie meilleure. Cette vie, elle ne la voulait point seulement heureuse, mais encore brillante : le bonheur sous le chaume n'avait jamais été son rêve. Sans cesse, elle faisait répéter à M^{me} de Vineuil l'histoire, en général assez triste, des femmes qui étaient parvenues à des positions éclatantes, et elle aspirait pour elle-même à de semblables destinées.

L'époque lui semblait faite pour la réalisation de ses espérances ; la noblesse fugitive ou proscrite, les antiques formes sociales brisées, et avec elles toute supériorité de race détruite, ce bouleversement général enfin, quoiqu'elle eût horreur du sang versé, pouvait lui permettre d'atteindre le but qu'elle souhaitait.

M^{me} de Vineuil vivait fort retirée, et, depuis les mauvais jours de la Révolution, ayant vu sa pension de veuve de marin supprimée, elle avait profité de ce coup, fort léger en réalité, pour se confiner dans un isolement que lui imposait, disait-elle, la pénurie dans laquelle elle allait tomber. Cependant, comme elle portait un vieux nom et qu'elle redoutait les dénonciations, elle avait ouvert la porte de Beaufort à quelques hommes qui, à Blois, semblaient jouir de quelque crédit sur l'esprit de leurs concitoyens. Parmi ces préférés de M^{me} de Vineuil, se distinguait M. Vernier. Républicain modéré, instruit, jeune, aimant les principes plus que les actes de la Révolution, dédaignant la grossièreté étudiée des prétendus hommes du peuple, il apportait chez M^{me} de Vineuil des habitudes élégantes et le charme d'une conversation instructive. A ces conditions intellectuelles et morales, il réunissait la jeunesse et un extérieur dont il était impossible de méconnaître la noblesse.

Marie n'avait point tardé à sentir le mérite de M. Vernier ; elle l'écoutait avec avidité, et, en l'entendant exposer les théories nouvelles, elle se prit à penser qu'un jour peut-être, le jeune magistrat, placé sur un théâtre plus digne de lui, serait appelé à de brillants emplois. Dès que cette idée fut entrée dans la tête de Marie, elle se mit à étudier avec un œil encore plus attentif M. Vernier, et plus elle pénétra dans cet esprit lumineux,

plus elle se sentit portée à l'estimer. De son côté, M. Vernier aimait Marie. Les talents dont elle était douée, la position secondaire dans laquelle elle était reléguée, son isolement, car elle était orpheline, tout était fait pour éveiller dans l'âme d'un homme jeune et honnête la plus généreuse sympathie. M. Vernier n'avait point caché l'état de son cœur à M^{me} de Vineuil, et celle-ci s'était bien gardée de repousser une ouverture qui la rendait plus certaine encore de l'appui du magistrat dont elle pouvait avoir besoin.

Les choses étaient en cet état, lorsqu'un matin, à peine faisait-il jour, M. Vernier se fit ouvrir la porte de Beaufort et demanda à parler en particulier à M^{me} de Vineuil. Après un entretien de quelques minutes, M. Vernier sortit furtivement par une petite porte de l'enclos, et M^{me} de Vineuil appela sa fille et Marie. La vieille femme était pâle, défaite, les yeux gonflés de larmes et la voix remplie de sanglots... « Il faut que je parte, dit-elle, il faut que nous nous sauvions. J'ai été dénoncée à la Société populaire, que Dieu les confonde tous ! et d'un instant à l'autre je puis être arrêtée... Nous allons donc partir... Vous, Marie, que rien ne menace, vous resterez à la maison, vous la garderez... Que rien ne vous inquiète, vous avez un frère aux armées, et d'ailleurs ce bon M. Vernier m'a promis de veiller sur vous... Vite, Louise, va faire un petit paquet ; nous irons à Versailles, chez ma sœur, et là, perdues dans la foule, nous trouverons le moyen de nous cacher ! Allons, va donc, j'ai quelque chose de particulier à dire à notre chère Marie... Que la grosse Sylvine aille me retenir une voiture à l'hôtel de l'*Ecu*... Je la soupçonne, cette vieille avare, d'être pour quelque chose dans la fatale dénonciation...

La conversation entre M^{me} de Vineuil et Marie fut longue ; elles étaient encore enfermées ensemble lorsque Sylvine revint avec la carriole en osier qu'elle était allée chercher. On se mit à faire les paquets, et quand ils furent terminés, sans songer au péril qui la menaçait, M^{me} de Vineuil, en poussant des gémissements d'Harpagon, se mit à débattre avec le conducteur le prix du voyage ; on discuta, sou à sou, denier par denier. Enfin, les voyageuses embrassèrent Marie. M^{me} de Vineuil descendit de voiture pour lui faire, à voix basse, de longues recommandations, et, après plus de deux heures niaisement perdues, la voiture s'éloigna.

Marie, rendons-lui cette justice, ne songea point à elle ; elle fut d'abord tout entière au péril qui menaçait M^{me} de Vineuil, et elle ne respira que lorsque assez de temps fut passé pour qu'elle pût avoir la conviction que les deux fugitives étaient sorties sans encombre des murs de Blois. Alors elle attendit avec impatience la visite de M. Vernier ; mais toute la journée

s'écoula sans qu'il vînt voir celle que les événements venaient de placer sous sa protection. Le lendemain, à la pointe du jour, un violent coup de sonnette éveilla Marie; elle s'habilla en toute hâte, tandis que Sylvine allait ouvrir la porte. M. Vernier, avec deux municipaux et quelques hommes du peuple faisant le métier de recors, furent bientôt introduits devant Marie, à qui ils déclarèrent qu'il venaient arrêter M^{me} de Vineuil et sa fille. Elle leur répondit que ces dames étaient absentes, et qu'elle ne savait point où elles étaient allées. Il fut question d'apposer les scellés; mais, après quelques observations de M. Vernier, qui semblait fort irrité de la fuite de M^{me} de Vineuil, on laissa M^{lle} Marie libre dans la garde de la maison. Seulement M. Vernier l'avertit d'une voix menaçante que si elle correspondait avec les aristocrates poursuivies par la justice, elle serait immédiatement arrêtée : « Du reste, ajouta-t-il, précisément parce que j'ai été trompé par le feint patriotisme de la citoyenne Vineuil, je veillerai sur cette affaire et je me ferai délivrer un ordre de la Commune pour pénétrer ici quand bon me semblera. » Puis, en s'éloignant, il resta de quelques pas en arrière, et murmura à l'oreille de Marie : « Défiez-vous de Sylvine, mais qu'elle ne s'en aperçoive pas... »

DE LA REYNIE.

(La suite au prochain numéro.)

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE XI.

A BLANCHE.

Août 1854.

Pline parle d'un consul romain qui, lorsqu'il pleuvait, faisait dresser son lit sous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre la chute des gouttes de pluie, et de dormir à leur frémissement. Voilà un homme qui a vécu beaucoup trop tôt pour son bonheur. S'il eût été en vie cet été, il aurait pu, tout à son aise, recevoir les ondées les plus rafraîchissantes, sans grand dérangement; car, excepté les chaleurs mortelles des jours caniculaires, nous redoutons à chaque instant les orages et les inondations. Les élégantes se désespèrent de cette maussaderie de la saison, qui leur défend toute exhibition des trésors de leur toilette. Nos couturières en vogue ont cependant rivalisé de talent et d'originalité pour orner toutes ces jolies

robes qui vont se montrer aux bains de mer et aux eaux. J'en ai vu plusieurs très-ornées, très-pomponnées; depuis le barége jusqu'à la moire antique, toutes les étoffes sont chargées d'ornements. Pour toilette de soirée, les robes de tarlatane ont des volants terminés par un effilé blanc en plume, le corsage décolleté est à bretelles de plumes ou de ruban; ces bretelles forment un V sur la poitrine, elles ne s'arrêtent qu'à la basque sous un nœud de ruban. Dans le dos, elles suivent la couture des petits côtés, et vont en s'évasant sur la basque, où elles disparaissent également sous des nœuds de ruban.

Quelques couturières doublent les volants de ces robes de taffetas blanc, quelquefois aussi elles sont portées sur une robe de taffetas bleu, rose, lilas. Les rubans ou les fleurs qui accompagnent cette toilette doivent être alors assortis. Avec le blanc tout est bien; avec les autres couleurs tu peux choisir entre les fleurs des champs, les pensées, les marguerites, les guirlandes de fruits, les épis, les lauriers-roses, les œillets, les pois de senteur en velours et crêpe, les roses, etc.

La mousseline de soie convient pour petite soirée; on l'orne de ruban sur les volants, sur les manches, etc. Quelques jeunes filles portent un large ruban comme un cordon de la Légion-d'Honneur. Il se noue sur le côté à la ceinture et retombe en larges bouts sur les volants de la jupe. A une époque où tu n'étais pas au monde, ma chère Blanche, on se drapait ainsi avec une écharpe de gaze Dona Maria, c'est encore une mode renouvelée, ainsi que celle des bretelles et bien d'autres. Par économie de bagages, et peut-être aussi par économie d'argent, quelques femmes raisonnables font faire leur robe à deux corsages, l'un montant, pour les visites, et l'autre décolleté, pour le soir. Presque toutes les robes ont des manches bouillonnées, terminées par un volant, je crois que la manche pagode sera détrônée très-prochainement. On a retourné toutes les anciennes gravures, on a passé en revue les beautés de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV; on copie les cols d'Anne d'Autriche, les manches de Marie Leczinska, les bretelles des pastels de Latour; on ne sait plus, non qu'inventer, mais que faire ressusciter? Voici pourtant une bizarrerie que l'on n'a jamais vue, je crois, dans les fastes de nos annales de mode. C'est une robe à deux jupes, chaque jupe à neuf lés de taffetas de trois couleurs, par exemple, rose, feuille de rose et blanc, bleu, bleu pâle et blanc; le corsage se compose de trois couleurs. Si l'on arrive à faire ces robes de couleurs tranchées, les femmes ressembleront à ces ballons de peau que l'on achète aux enfants, elles seront habillées par quartier, comme les fous de nos

rois, ou les anciens hallebardiers. Lorsque j'étais petite fille et que l'on voulait m'apprendre à faire des surjets, j'entrepris un certain couvre-pieds *arlequin* qui me coûta bien du travail ; les plus magnifiques morceaux de soie, les plus éclatants, les plus originaux, venaient former sous mes doigts une mosaïque, un kaléidoscope que je trouvais bien beau. Puisqu'on est sur la route de l'extraordinaire, il me semble que l'on pourrait se faire des robes arlequines d'un très-grand prix ; on y mettrait tous les échantillons de la robe de Peau-d'Ane : cette mode viendra peut-être, et je n'en réclamerai pas l'invention.

Mais, au lieu de plaisanter sur des choses aussi graves, je ferais beaucoup mieux de continuer ma revue. Les robes à deux couleurs ont une grande vogue, toutes les couleurs foncées se marient avec le noir, les couleurs claires s'harmonisent bien entre elles. Le rose et blanc, le gris mode et rose, le lilas et vert, le bleu et blanc sont charmants à volants alternés. Les ornements de ces volants, soit rubans, broderie, effilés, se posent tous de manière à faire contraste. On porte beaucoup de taffetas ombré avec volants bordés de deux ou trois rangs d'effilés ; les écossais dominant aussi, mais des écossais à larges carreaux. Ces étoffes se garnissent d'effilés en plume et de rubans. Les baréges nouveaux sont à volants.

Pour déshabillé du matin, la jupe est toujours à volants, la veste demi ajustée est retenue par un gros nœud de ruban.

La crinoline, cette affreuse crinoline qui me déplaît, a, je le vois avec plaisir, bien des ennemis ; elle n'est pas encore naturalisée française, et elle ne le sera pas, car on cherche tous les moyens de la bannir le plus honnêtement possible. Une lingère fait des jupons à hauts volants tuyautés, une autre fait des jupons rayés de grosses ganses en coton. La ganse doit être fort grosse et cousue très-solidement. Une femme un peu forte ne fait monter les ganses qu'à la hauteur des volants ; une personne mince peut les faire monter jusqu'à la taille. Ce jupon doit être bien empesé. Avoue maintenant que les volants soutenus par une paille, doublés d'étoffe roide, et soutenus par des arceaux de ganses, n'ont nul besoin de recourir à la crinoline pour conserver cette ampleur de poupée-pelote, qui est du suprême bon ton aujourd'hui.

Il n'y a guère de modes nouvelles pour les chapeaux. On les porte peut-être un peu moins petits, ce qui fait espérer, pour l'hiver, des formes raisonnables. La petite voilette ronde, brodée en jais, dont je t'ai parlé il y deux mois, est fort à la mode en rose, bleu et blanc ; elle se brode en jais blanc. Les chapeaux de paille d'Italie se garnissent d'une belle branche de

fleurs et de belles plumes. Pour toilette habillée, les dames ont de fort belles capotes en application d'Angleterre. Un large ruban se pose sur la passe, un nœud à bouts flottants couvre la calotte; un volant d'Angleterre, cousu autour de la passe, se renverse comme une voilette.

Les coiffures en cheveux sont variées à l'infini. La coiffure à l'Impératrice est toujours en faveur. Je trouve toutes ces coiffures relevées fort jolies pour une tête fraîche et jeune, et cependant, j'avoue qu'elles donnent à la physionomie quelque chose d'évaporé qui ne convient pas à une jeune fille. Ces coiffures relevées, qui sont très-bien pour soirée, pour dîner et même dans l'intérieur, ne me plaisent pas lorsque le chapeau les recouvre. Malgré tout, j'avoue qu'elles sont à la mode. Une coiffure nouvelle, dont j'ignore le nom, est destinée, dit-on, à avoir quelque succès. Je vais te l'indiquer aussi clairement que possible : on fait la raie des bandeaux très en arrière, pour avoir la plus grande quantité de cheveux possible; puis on sépare encore ces bandeaux, en formant une autre raie beaucoup plus basse, vers le front et dans le même sens : avec la première partie des bandeaux, celle qui se trouve près du front, on forme un bandeau plat, ondulé ou relevé; avec la seconde partie, celle près du chignon, à l'aide d'un rouleau en cuir, qui se vend chez tous les coiffeurs, on enroule les cheveux en les ramenant en avant, on prend la première partie très-basse sur l'oreille, ce qui représente comme un petit turban; puis, entre les bandeaux, on introduit une natte de cheveux, un cordon de fleurs ou un velours, qui se noue de côté en bouclette.

Maintenant il me serait impossible de t'expliquer l'arrangement du chignon. Je sais qu'il y a des nattes, des papillotes qui tombent sur la chute du cou, et que cette coiffure s'appelle à la Cérés. Ce qui m'épouvante, c'est que toutes les femmes ne sont pas des déesses, qu'elles n'ont pas toutes des chevelures divines, et que je ne vois aucune coiffure raisonnable pour les chevelures de moyenne beauté. Nous en reviendrons probablement aux perruques des dames romaines. Louis XIII avait à peine trente ans lorsqu'il perdit ses cheveux, qu'il avait fort beaux; il eut recours aux cheveux artificiels. Sous le règne de son fils, cette mode était devenue générale, les perruques étaient fort volumineuses et coûtaient des sommes énormes. Colbert, s'apercevant qu'il sortait des sommes énormes du royaume pour acheter des cheveux à l'étranger, proposa, en ministre économe, d'abolir les perruques et de se servir de bonnets. Le corps des perruquiers, sentant qu'il allait être anéanti, donna tant de bonnes raisons que le projet des bonnets fut abandonné; mais il n'en est pas moins vrai que les hommes

ont adopté et protégé des modes aussi ridicules et aussi coûteuses que les nôtres.

Encore quelques détails avant de terminer : les ombrelles marquises sont ornées sous l'anneau de grands nœuds plats et de flots de ruban, mode très-élégante. Pour la campagne, les ombrelles sont grandes, en mousseline perse avec volants pareils ; il y en a aussi en foulard à dessin perse, avec un volant bordé d'un petit effilé.

Je t'ai bien contrariée aujourd'hui sur la crinoline, que tu protèges, et les cheveux retroussés, que tu as adoptés. L'on prévenait un courtisan d'un roi de France qu'il n'était pas éloigné d'une disgrâce : « J'ai su, répondit ce seigneur, gagner ses bonnes grâces, je saurai les conserver. Il est bon que je lui donne de temps en temps de petits chagrins, cela réveille l'amitié. » Je crois le conseil bon, et je le suis avec modération.

Ton amie, C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



On sait combien les jardins sont désagréables à fréquenter le soir dans la saison d'automne, en raison des cousins et autres insectes dont il faut affronter les venimeuses piqûres ; quelques-uns produisent une inflammation telle qu'elle dure souvent neuf jours. Il faut ajouter à cela que le plus souvent ce sont les bras ou même la figure qui sont le plus endommagés. Le remède le plus prompt et le plus certain est une goutte d'ammoniaque, appliquée sur la morsure dont l'enflure disparaîtra presque spontanément, surtout si l'on s'en sert immédiatement après avoir été piqué ; l'ammoniaque ou alcali est infailible pour tous les genres de piqûres. Pour les cousins, à défaut d'alcali, on peut se servir de persil fraîchement haché, et renouvelé souvent.

OUVRAGES DIVERS.



PATRONS.

Patron de chemise marquise (n° 1).

Cette chemise de femme est montante, brodée et ornée d'entre-deux et de petits plis ; c'est un des gracieux et décents accessoires d'une toilette de nuit ; le dos est à pièce. Le n° 1 est le patron du devant par moitié, il est dans les proportions exactes ; mais, comme il est représenté tout confectionné, il faut, en le taillant, laisser en surplus l'ampleur nécessaire pour les plis, suivant leur nombre et leur largeur.

Le devant de la chemise est brodé sur le bord, on a laissé à dessein le haut sans garniture, afin que l'on puisse juger de l'effet de la broderie ; elle peut se faire au plumetis ou au feston

Sur cette broderie du bord se pose une garniture de batiste ou de mousseline, qui la recouvre; cette sorte de jabot secondaire descend droit jusqu'à l'ouverture de la chemise, et remonte en s'arrondissant comme une barbe, formant ainsi une seconde garniture du devant. On se rendra facilement compte de l'effet général en voyant le n° 10, qui est l'ensemble de la chemise.

Après la broderie du bord et la première garniture, suit un entre-deux assorti, puis une seconde broderie, et la seconde garniture posée sur cette broderie; ensuite trois petits plis, un entre-deux brodé, trois plis semblables aux premiers, enfin un gros pli sous lequel doit se cacher la couture qui joint le devant au dos.

Le n° 2 est le poignet uni en madapolam, sur lequel se montent les plis au bas du devant de la chemise marquise; il est dans toute sa dimension.

Le n° 3 est la moitié de la pièce du dos, le côté qui descend sur l'épaule est marqué du n° 16 vers le bras, et le n° 15 se trouve placé près du cou. Cette pièce doit se tailler double, en pliant en deux le madapolam sur la ligne du milieu.

Le n° 4 est un entre-deux brodé du même dessin, qui forme col au moyen d'un pli fait au milieu et en biais, et d'une garniture; le col est dans son entier. Il sera facile de juger de son effet par la bande n° 5, qui se trouve ajustée dessus, d'un côté seulement. Cette garniture est dans sa grandeur exacte.

Ce col doit se monter sur un poignet ou brisure en madapolam uni, qui est dessiné au n° 6. Les replis de ce très-petit poignet doivent être pris sur le patron. On fera correspondre la lettre H du poignet avec la lettre semblable marquée au col.

Le n° 7 est la manche par moitié, le haut et le bas en sont indiqués.

Le n° 8 est l'entre-deux sur lequel se fronce cette manche; il est taillé dans ses proportions.

Enfin, le n° 9 est le bas de la manche marquise dans toute sa grandeur, ornée et garnie, ainsi que le devant, de broderie et de petits plis. Les lettres B de l'entre-deux et du bas de la manche une fois assemblées, on fera rejoindre le côté de l'entre-deux où se trouve la lettre C à la lettre C de la garniture. Les deux lettres D indiquent le milieu de l'entre-deux et de la marquise, on les fera également rapporter.

Le n° 10 est l'ensemble de cette jolie chemise. Ce patron peut servir pour chemise unie ou simplifiée à volonté. La broderie du dessin peut se faire au plumetis ou au feston.



Tapis de table au passé, feston ou chaînette (n° 11).

Ce dessin se fait au passé, en soie de couleur et or ou argent, sur drap ou casimir de couleur. Sur un fond marron ou grenat, le vert et or, ou vert et soie jaune, sont d'un très-bon effet; au surplus, on varie les couleurs à volonté. Ce dessin fait également bien au feston, ou même en chaînette. On peut remplir, dans ce cas, l'intérieur des fleurs par un point de fantaisie.



Porte-monnaie oriental (n° 26).

Cette charmante nouveauté est du plus joli effet, et très-facile à exécuter. C'est une application de velours découpé sur un fond de maroquin. Il faut choisir le fond d'une couleur foncée et qui ne tranche que légèrement avec la couleur du velours qui sera appliqué. Celui que nous devons à M^{me} Sophie Helbronner était violet, et le velours grenat. Il est aussi très-bien couleur sur couleur.

Le dessin de ce joli porte-monnaie est au n° 25; les petites rosaces ainsi que les triangles sont de velours de soie, découpé suivant le dessin, et collé sur le cuir au moyen d'une eau de gomme assez épaisse. Lorsque tout le dessin mat est appliqué, on laisse bien sécher, puis on l'entoure d'une soutache d'or très-fine, la ligne en est tracée. Le dessin indique aussi un point

de fantaisie qui ressemble assez à une piqure, à distance éloignée. Ce point se fait en or comme la soutache.

Il ne reste plus qu'à faire monter le porte-monnaie, M^{me} Helbronner se charge de ce détail.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Passe de bonnet pour enfant, broderie au feston. Ce bonnet, de premier âge, peut également servir pour un enfant plus grand, en augmentant à volonté les dimensions du patron. 2. La porte du bonnet n° 1. 3. Coin de mouchoir, charmante nouveauté, coin arrondi semé de clochettes au plumetis, feston au point de rose. 4. Col en application sur tulle. Ce genre de col, pour la saison d'été, l'emporte sur toutes les broderies par sa légèreté et sa richesse. 5. La bande assortie au col n° 4, pour les manches et le fichu. 6. L'entre-deux assorti aux n°s 4 et 5. 7. Joli dessin, riche pour jupon; une des dents se fait en œillets à jour, l'autre en pois plein, ce qui forme par opposition une dent mate et une claire d'un fort bon effet. Les œillets sont indiqués pour la dent à jour. 8. Entre-deux en point de Venise pour jupon, pantalon, manches, grands objets de layette, etc. 9. Bande assortie pour objets semblables au n° 8. | <ol style="list-style-type: none"> 10. Garniture riche, point de guipure avec jours, broderie de Venise, feston. 11. Petite garniture pour chemise de femme, camisole, plumetis, pois et feston pleins. 12. Dessin pour chemise, camisole ou objets d'enfant, pois plein, feston mat. 13. Entre-deux riche pour manches, plumetis, myosotis et pois. 14. Entre-deux pour layette ou objets d'enfant. 15. Ecusson feuillé plumetis avec les initiales J. A. 16. Couronne au feston avec les lettres H. S. 17. Couronne de vicomte au feston, avec les lettres E. R. 18. J. Q. Grandes lettres fleuries, myosotis, broderie au plumetis. 19. A. B. Lettres fleuries, myosotis, plumetis et cordonnet. 20. L. V. S. enlacées. Plumetis. 21. V. M. Plumetis orné. 22. E. D. Feston. 23. C. D. Feston. 24. Elisa. Plumetis. 25. Flore. Plumetis. 26. Fanelly. Plumetis ou feston. 27. Andreline. Plumetis ou feston. |
|---|---|



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Devant de chemise marquise, façon montante, chemise de nuit pour femme, dos à pièce, broderie entre-deux, plis (Voir aux Ouvrages). 2. Poignet de madapolam (Voir aux Ouvrages). 3. Moitié du dos (Voir aux Ouvrages). 4. Entre-deux, broderie au plumetis ou feston, pour le col (Voir aux Ouvrages). 5. Garniture brodée au plumetis ou feston, pour le col (Voir aux Ouvrages.) 6. Poignet ou brisure pour monter le col (Voir aux Ouvrages). 7. La moitié de la manche (Voir aux Ouvrages). 8. Entre-deux, broderie au plumetis ou feston (Voir aux Ouvrages). | <ol style="list-style-type: none"> 9. Bas de la manche marquise (Voir aux Ouvrages). 10. Ensemble de la chemise marquise. 11. Dessin pour tapis de table, broderie au passé, feston ou chaînette (Voir aux Ouvrages). 12. Garniture au feston plein pour camisole, bonnet de nuit, etc. 13. Ecusson avec couronne de marquis et les initiales R. F. Broderie au plumetis. 14. M. L. T. Feston. 15. E. J. F. Feston point de rose. 16. N. G. Lettres gothiques, plumetis, point d'armes. 17. A. M. Myosotis, plumetis, point d'armes. 18. Zélie. Broderie au plumetis. 19. Corinne. Plumetis orné. |
|--|--|

- | | |
|--|--|
| 20. <i>Dolorès</i> . Broderie au plumetis. | 23. <i>Laure</i> . Feston. |
| 21. <i>D</i> . Grande lettre ornée, broderie au plumetis, point d'armes, gros pois, entourée de cordonnet. | 24. <i>Nancy</i> . Plumetis, point d'armes. |
| 22. <i>Asmonde</i> . Plumetis orné. | 25. Petit porte-monnaie, broderie en sou-tache (<i>Voir aux Ouvrages</i>). |
| | 26. L'ensemble (<i>Voir aux Ouvrages</i>). |



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. Robe de nankin. Coiffure en velours, bracelet de velours, manches et col brodés au plumetis.

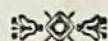
TOILETTE DE PROMENADE. Robe Pompadour, corsage à basques, ouvert sur la poitrine et rattaché par des nœuds de ruban. Manche à bouillon ornée de volants. Col et manches de dentelle. Capote de tulle illusion, de rubans et de blondes. Mantelet de dentelle orné de flots de rubans.

COSTUME DE PETITE FILLE. Robe décolletée, ornée d'un revers brodé, ainsi que les manches et les basques. Chemisette suisse. Capote de paille et de taffetas avec fleurs des champs.

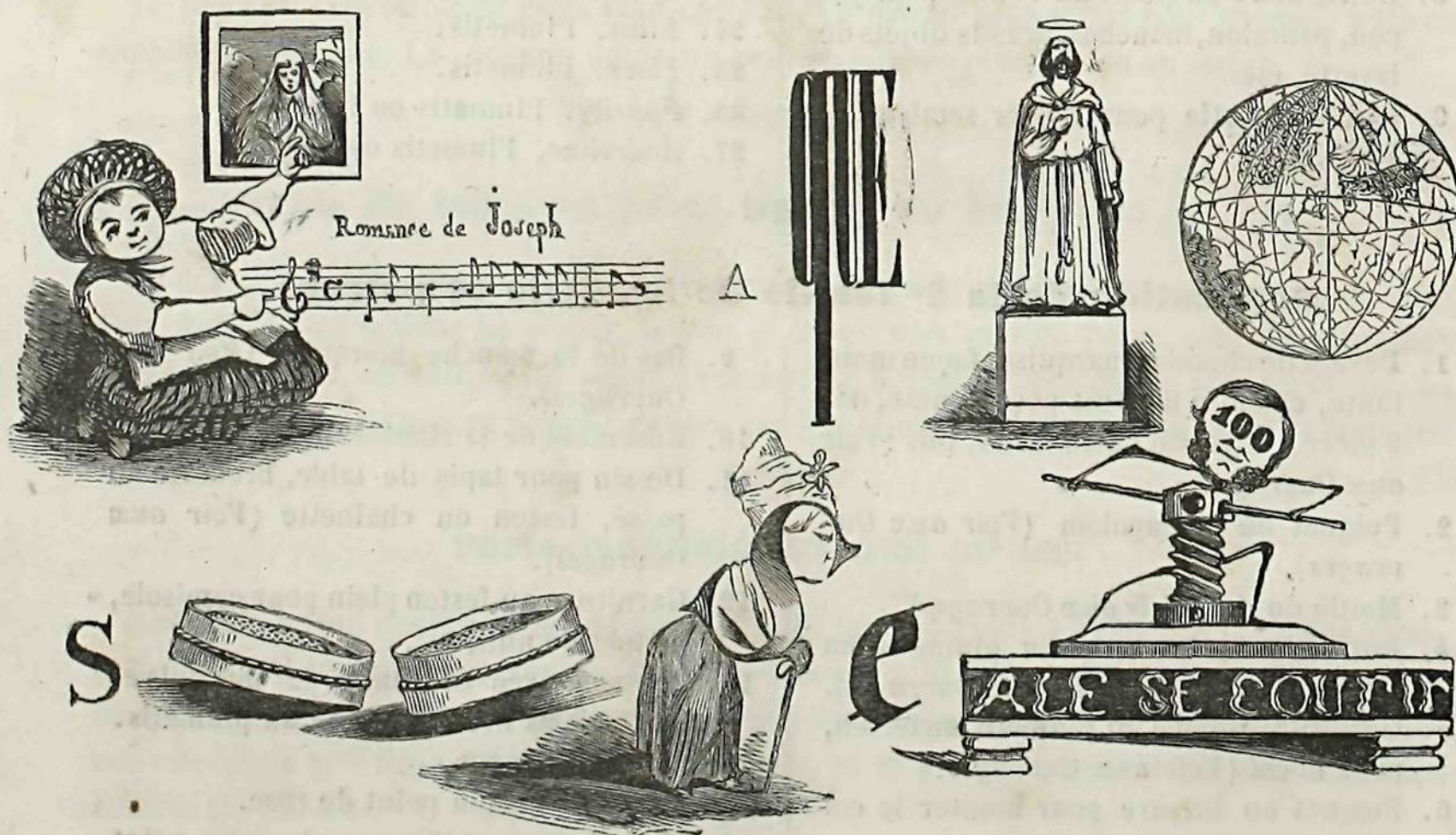


Explication du Rébus du mois de Juillet.

Il est difficile de ne pas lire dans un grand cœur la gloire qu'il y a d'être bon.



RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE

Typographie Hennuyer. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



J. Desjardins

Delamain et Desjardins imp. et éd. 60, rue de Paris

25 Aout 1854

Amis L'edouze

MAGASIN DES DEMOISELLES

12 francs par an pour Paris. 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac-simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle, petits ouvrages à l'aiguille, filet, crochet, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages de fantaisie. Or ou Argent.